

NEVERMORE

Souvenir | souvenir | que me veux-tu ? | L'automne |
Faisait voler la grive à travers l'air atone, |
Et le soleil | dardait un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la bise détone. |

Nous étions seul à seule | et marchions en rêvant, |
Elle et moi, | les cheveux et la pensée | au vent |
Soudain, | tournant vers moi son regard émouvant : |
« Quel fut ton plus beau jour ! » | fit sa voix d'or vivant |

Sa voix douce et sonore au frais timbre angélique. |
Un sourire discret | lui donna la réplique, |
Et je baisai sa main blan_che | dévotement. |

- Ah ! | les premières fleurs | qu'elles sont parfumées |
Et qu'il bruit avec un murmure charmant |
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées !

APRÈS TROIS ANS

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle, |
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin, |
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle. |

Rien n'a changé. | J'ai tout revu : | l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin... |
Le jet d'eau | fait toujours son murmure argentin |
Et le vieux trem_ble | sa plainte sempiternelle.

Les ro_ses | comme avant | palpi_tent; | comme avant, |
Les grands lys orgueilleux | se balancent au vent, |
Chaque alouette qui va et vient | m'est connue.

Mê_me | j'ai retrouvé | debout | la Velléda,
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue, |
- Grê_le | parmi l'odeur fade du réséda.

VŒU

Ah! | les oaristys! | les premières maîtresses! |
L'or des cheveux, | l'azur des yeux, | la fleur des chairs, |
Et puis, | parmi l'odeur des corps jeunes et chers, |
La spontanéité craintive des caresses! |

Sont-elles assez loin, | toutes ces allégresses
Et toutes ces candeurs! | Hélas! | tou_tes | devers
Le Printemps des regrets | ont fui les noirs hivers
De mes ennuis | de mes dégoûts | de mes détresses! |

Si que me voilà seul à présent, | morne et seul, |
Morne et désespéré, | plus glacé qu'un aïeul, |
Et tel qu'un orphelin pau_vre | sans soeur aînée. |

Ô | la femme | à l'amour câlin et réchauffant, |
Dou_ce, | pensive et brune, | et jamais étonnée, |
Et qui | parfois | vous baise au front comme un enfant!

LASSITUDE

De la douceur | de la douceur | de la douceur! |
Calme un peu ces transports fébri_les | ma charmante.
Même au fort du déduit | parfois | vois-tu | l'amante |
Doit avoir l'abandon paisible de la soeur. |

Sois langoureu_se | fais ta caresse endormante,
Bien égaux | tes soupirs | et ton regard | berceur. |
Va, | l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur |
Ne valent pas un long baiser | même qui mente! |

Mais | dans ton cher coeur d'or | me dis-tu | mon enfant |
La fauve passi-on | va | sonnante l'olifant!... |
Laisse-la trompeter à son ai_se, | la gueuse!

Mets ton front sur mon front | et ta main dans ma main, |
Et fais-moi des serments que tu rompras demain, |
Et pleurons jusqu'au jour, | ô | petite fougueuse

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, | et que j'aime, | et qui m'aime, |
Et qui n'est, | chaque fois, | ni tout à fait la même |
Ni tout à fait une autre, | et m'aime | et me comprend. |

Car elle me comprend, | et mon coeur | transparent
Pour elle seule, | hélas! | cesse d'être un problème |
Pour elle seule, | et les moiteurs de mon front blême, |
Elle seu_le | les sait rafraîchir en pleurant. |

Est-elle brune, | blonde | ou rous_se? | Je l'ignore. |
Son nom? | Je me souviens qu'il est doux et sonore,
Comme ceux des aimés que la vie exila. |

Son regard | est pareil au regard des statues, |
Et, | pour sa voix, | lointaine, | et calme, | et grave, |elle a
L'inflexi-on des voix chères qui se sont tues.

À UNE FEMME

À vous | ces vers, | de par la grâce consolante
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux, |
De par votre âme pure et toute bonne, | à vous |
Ces vers | du fond de ma détresse vi-olente. |

C'est | qu'hélas | le hideux cauchemar qui me hante |
N'a pas de trêve | et va | furi-eux, | fou, | jaloux, |
Se multipliant comme un cortège de loups |
Et se pendant après mon sort qu'il ensanglante! |

Oh! | je souf_fre, | je souffre affreusement, | si bien
Que le gémissement premier du premier homme |
Chassé d'Eden | n'est qu'une églogue au prix du mien! |

Et les soucis que vous pouvez avoir | sont comme
Des hirondelles sur un ciel d'après-midi |
- Chè_re,- | par un beau jour de septembre attiédi.

L'ANGOISSE

Natu_re, | rien de toi | ne m'émeut, | ni les champs
Nourriciers, | ni l'écho vermeil des pastorales
Sicili-en_nes | ni les pompes aurorales, |
Ni la solennité dolente des couchants. |

Je ris de l'Art | je ris de l'Homme | aussi | des chants |
Des vers | des temples grecs | et des tours en spirales
Qu'éti_rent | dans le ciel vi_de | les cathédrales, |
Et je vois | du même oeil | les bons et les méchants. |

Je ne crois pas en Dieu | j'abjure | et je renie
Toute pensée, | et | quant à la vieille ironie, |
L'Amour | je voudrais bien qu'on ne m'en parlât plus. |

Lasse de vivre, | ayant peur de mourir, | pareille
Au brick perdu | jouet du flux et du reflux, |
Mon â_me | pour d'affreux naufra_ges | appareille.

UNE GRANDE DAME

Belle "à damner les saints" | à troubler | sous l'aumusse |
Un vieux juge! | elle marche impéri-alement |
Elle parle | et ses dents font un miroitement - |
Itali-en, | avec un léger accent russe. |

Ses yeux froids | où l'émail sertit le bleu de Prusse |
Ont l'éclat insolent et dur du di-amant. |
Pour la splendeur du sein, | pour le rayonnement
De la peau, | nulle reine ou courtisa_ne, | fût-ce

Cléopâ_tre | la lynce | ou la chatte Ninon, |
N'égale sa beauté pratici-en_ne, | non! |
Vois, | ô | bon Buridan | : "C'est une grande dame!" |

Il faut | - pas de milieu! -| l'adorer à ses genoux, |
Plat, | n'ayant d'astre au cieux que ses lourds cheveux roux, |
Ou bien lui cravacher la face, | à cette femme!

MONSIEUR PRUDHOMME

Il est grave : | il est maire et père de famille. |
Son faux col | engloutit son oreil_le. | Ses yeux |
Dans un rêve sans fin | flo_ttent, | insouci-eux, |
Et le printemps en fleur | sur ses pantou_fles | brille. |

Que lui fait l'astre d'or, | que lui fait la charmille
Où l'oiseau chante à l'ombre | et que lui font les cieux, |
Et les prés verts | et les gazons silenci-eux? |
Monsieur Prudhom_me | songe à mari-er sa fille

Avec monsieur Machin, | un jeune homme cossu. |
Il est juste milieu, | botaniste et | pansu. |
Quant aux faiseurs de vers, | ces vauriens, | ces maroufles, |

Ces fainéants barbus, | mal peignés, | il les a
Plus en horreur que son éternel coryza, |
Et le printemps | en fleur| brille sur ses pantoufles.

SAGESSE I - V

Beauté des fem_mes, | leur faiblesse, | et ces mains pâles
Qui font souvent le bien | et peuvent tout le mal, |
Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal
Que juste assez pour dire : « assez » aux fureurs mâles ! |

Et | toujours, | maternelle endormeuse des rôles, |
Même quand elle ment, | cette voix ! | Matinal
Appel, | ou chant bien doux à vêpre, | ou frais signal, |
Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles !... |

Hommes durs ! | Vie atroce et laide d'ici-bas ! |
Ah ! | que | du moins, | loin des baisers et des combats, |
Quelque cho_se | demeure un peu sur la montagne,

Quelque chose du coeur enfantin et subtil, |
Bonté, | respect ! | Car, | qu'est-ce qui nous accompagne, |
Et | vraiment, | quand la mort viendra, | que reste-t-il ?

SAGESSE I - VI

Ô | vous, | comme un qui boite au loin, | Chagrins et Joies, |
Toi, | coeur saignant d'hier qui flambes aujourd'hui, |
C'est vrai pourtant que c'est fini, | que tout a fui
De nos sens, | aussi bien les ombres que les proies. |

Vieux bonheurs, | vieux malheurs, | comme une file d'oies
Sur la route en poussière où tous les pieds ont lui, |
Bon voyage ! | Et le Rire, | et, | plus vieille que lui, |
Toi, | Tristes_se, | noyée au vieux noir que tu broies ! |

Et le reste ! | - Un doux vide, | un grand renoncement |,
Quelqu'un | en nous | qui sent la paix | immensément, |
Une candeur d'âme d'une fraîcheur délici-euse...

Et voyez ! | notre coeur qui saignait sous l'orgueil, |
Il flambe dans l'amour, | et s'en va faire accueil
À la vie, | en faveur d'une mort préci-euse !

SAGESSE I - VII

Les faux beaux jours | ont lui tout le jour, | ma pauvre âme, |
Et les voici | vibrer aux cuivres du couchant. |
Ferme les yeux, | pauvre âme, | et rentre sur-le-champ :
Une tentati-on des pi_res. | Fuis l'infâme. |

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme, |
Battant toute vendange aux colli_nes, | couchant
Toute moisson de la vallée, | et ravageant
Le ciel tout bleu, | le ciel chanteur qui te réclame. |

Ô | pâlis, | et va-t'en, | lente | et joignant les mains. |
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains. |
Si la vieille folie était encore en route. |

Ces souvenirs, | va-t-il falloir les retuer. |
Un assaut furi-eux, | le suprê_me, | sans doute ! |
Ô | va prier contre l'ora_ge, | va prier.

SAGESSE I - VIII

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles |
Est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour. |
Rester gai | quand le jour, | tris_te, | succède au jour, |
Être fort, | et s'user en circonstances viles, |

N'enten_dre, | n'écouter aux bruits des grandes villes
Que l'appel, | ô | mon Dieu, | des cloches dans la tour, |
Et faire un de ces bruits soi-mê_me, | cela pour
L'accomplissement vil de tâches puérides, |

Dormir chez les pêcheurs | étant un pénitent, |
N'aimer que le silence | et converser pourtant, |
Le temps | si long | dans la pati-en_ce | si grande,

Le scrupule naïf aux repentirs têtus, |
Et tous ces soins autour de ces pauvres vertus ! |
- Fi, | dit l'Ange Gardien, | de l'orgueil qui marchande !

SAGESSE I - IX

Sagesse d'un Louis Raci_ne, | je t'envie ! |
Ô | n'avoir pas suivi les leçons de Rollin, |
N'être pas né dans le grand siècle à son déclin, |
Quand le soleil couchant, | si beau, | dorait la vie, |

Quand Maintenon | jetait | sur la France ravie |
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin, |
Et | royale | abritait la veuve et l'orphelin, |
Quand l'éту_de | de la prière | était suivie, |

Quand poète et docteur, | simplement, | bonnement, |
Communi-aient avec des ferveurs de novices, |
Hum_bles | servaient la Messe | et chantaient aux offices |

Et, | le printemps venu, | prenaient un soin charmant
D'aller | dans les Auteuils | cueillir lilas et roses |
En louant Dieu, | comme Garo, | de toutes choses !

SAGESSE I - X

Non. | Il fut gallican, | ce siècle, | et janséniste ! |
C'est vers le Moyen Age énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon coeur en pan_ne | naviguât, |
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste. |

Roi politici-en, | moine, | artisan, | chimiste, |
Architec_te, | soldat, | médecin, | avocat, |
Quel temps ! | Oui, | que mon coeur naufragé | rembarquât
Pour toute cette force arden_te, | souple, | artiste ! |

Et | là | que j'eusse part - | quelcon_que, | chez les rois
Ou bien ailleurs, | n'importe, - | à la chose vitale, |
Et que je fusse un saint, | actes bons, | pensers droits, |

Haute théologie | et solide morale, |
Guidé par la folie unique de la Croix |
Sur tes ailes de pierre, | ô | folle Cathédrale !

SAGESSE I - XVIII

Et j'ai revu l'enfant unique : | il m'a semblé
Que s'ouvrait | dans mon coeur | la dernière blessure, |
Celle dont la douleur | plus exquisse | m'assure
D'une mort désirable | en un jour | consolé. |

La bonne flèche aiguë | et sa fraîcheur qui dure ! |
En ces instants choisis | elles ont éveillé
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé, |
Et tout mon sang chrétien | chanta la Chanson pure. |

J'entends encor, | je vois encor ! | Loi du devoir |
Si douce ! | Enfin, | je sais ce qu'est entendre et voir |
J'entends, | je vois toujours ! | Voix des bonnes pensées |

Innocence, | avenir ! | Sage et silenci-eux, |
Que je vais vous aimer, | vous | un instant | pressées, |
Belles petites mains qui fermerez nos yeux !

SAGESSE II - IV

I

Mon Dieu | m'a dit : | « Mon fils, | il faut m'aimer. | Tu vois
Mon flanc percé, | mon coeur qui rayonne et qui saigne, |
Et mes pieds offensés | que Madeleine baigne
De lar_mes, | et mes bras | douloureux sous le poids

De tes péchés, | et mes mains ! | Et tu vois la croix, |
Tu vois les clous, | le fiel, | l'éponge, | et tout t'enseigne
À n'aimer, | en ce monde amer où la chair règne, |
Que ma Chair et mon Sang, | ma parole et ma voix. |

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort | moi-même, |
Ô | mon frère en mon Père, | ô | mon Fils en l'Esprit |
Et n'ai-je pas souffert comme c'était écrit. |

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême |
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits, |
Lamentable ami qui me cherches où je suis. » |

II

J'ai répondu : | « Seigneur, | vous avez dit mon âme. |
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas. |
Mais vous aimer ! | Voyez comme je suis en bas, |
Vous dont l'amour | toujours | monte comme la flamme. |

Vous, | la source de paix que toute soif réclame, |
Hélas ! | voyez un peu tous mes tristes combats ! |
Oserai-je adorer la trace de vos pas
Sur ces genoux | saignants d'un rampement infâme . |

Et pourtant | je vous cherche en longs tâtonnements, |
Je voudrais que votre ombre | au moins | vêtît ma honte, |
Mais vous n'avez pas d'ombre, | ô | vous dont l'amour monte, |

Ô | vous, | fontaine calme, | amère aux seuls amants |
De leur damnati-on, | ô | vous toute lumière |
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière ! »

III

- Il faut m'aimer ! | Je suis l'universel Baiser, |
Je suis cette paupière | et je suis cette lèvre
Dont tu par_les, | ô | cher malade, | et cette fièvre
Qui t'agi_te, | c'est moi toujours ! | Il faut oser

M'aimer ! | Oui, | mon amour | monte | sans bi-aiser |
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre, |
Et t'emportera, | comme un aigle vole un lièvre,
Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser ! |

Ô | ma nuit claire ! | ô | tes yeux dans mon clair de lune ! |
Ô | ce lit de lumière et d'eau parmi la brune ! |
Toute cette innocence et tout ce reposoir ! |

Aime-moi ! | Ces deux mots | sont mes verbes suprêmes, |
Car | étant ton Dieu tout-puissant, | je peux vouloir |
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes !

IV

- Seigneur, | c'est trop ! | Vraiment | je n'ose. | Aimer | qui . | Vous .
Oh ! | non ! | Je tremble | et n'ose. | Oh ! | vous aimer | je n'ose, |
Je ne veux pas ! | Je suis indigne. | Vous, | la Rose
Immense des purs vents de l'Amour, | ô | Vous, | tous

Les coeurs des saints, | ô | Vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, | Vous, | la chaste abeille qui se pose
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close, |
Quoi, | moi, | moi, | pouvoir Vous aimer. | Êtes-vous fous, |

Pè_re, | Fils, | Esprit . | Moi, | ce pécheur-ci, | ce lâche, |
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche |
Et n'a | dans tous ses sens, | odorat, | toucher, | goût, |

Vue, | ouïe, | et dans tout son être - | hélas ! | dans tout
Son espoir et dans tout son remords | que l'extase
D'une caresse où seul le seul vieil Adam s'embrase . |

V

- Il faut m'aimer. | Je suis ces Fous que tu nommais, |
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme, |
Ta Ro_me, | ton Paris, | ta Sparte | et ta Sodome, |
Comme un pau_vre | rué parmi d'horribles mets. |

Mon amour | est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, | et l'évapore comme
Un parfum, | - et c'est le déluge qui consomme |
En son flot | tout mauvais germe que je semais, |

Afin qu'un jour la Croix où je meurs | fût dressée |
Et que | par un miracle effrayant de bonté |
Je t'eusse | un jour | à moi, | frémissant | et dompté. |

Ai_me. | Sors de ta nuit. | Ai_me. | C'est ma pensée
De toute éternité, | pauvre âme délaissée, |
Que tu dusses m'aimer, | moi seul | qui suis resté !

VI

- Seigneur, | j'ai peur.... Mon âme | en moi | tressaille toute. |
Je vois, | je sens qu'il faut vous aimer. | Mais comment |
Moi, | ceci, | me ferais-je, | ô | mon Dieu, | votre amour, |
Ô | Justice que la vertu des bons redoute ? |

Oui, | comment ? | Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon coeur creusait son ensevelissement |
Et que je sens fluer à moi le firmament, |
Et je vous dis : | de vous à moi | quelle est la route . |

Tendez-moi votre main, | que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade. |
Mais recevoir jamais la céleste accolade, |

Est-ce possible ? | Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, | sur votre coeur qui fut le nôtre, |
La place où reposa la tête de l'apôtre ? |

VII

- Cer_tes, | si tu le veux mériter, | mon fils, | oui, |
Et voici. | Laisse aller l'ignorance indécise
De ton coeur vers les bras ouverts de mon Église |
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. | Épanches-y
L'humili-ati-on d'une brave franchise. |
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise |
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi. |

Puis | franchement et simplement | viens à ma table, |
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté, |

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable |
Dont la for_c_e, | dont la douceur, | dont la bonté |
Feront germer ton sang à l'immortalité.

&

Puis, | va ! | Garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison, |
Et | surtout | reviens très souvent dans ma maison, |
Pour y participer au Vin qui désaltère, |

Au Pain sans qui la vie est une trahison, |
Pour y prier mon Père | et supplier ma mère
Qu'il te soit accordé, | dans l'exil de la terre, |
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison, |

D'être l'enfant | vêtu de lin et d'innocence, |
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence, |
Enfin, -| de devenir un peu semblable à moi |

Qui fus, | durant les jours d'Hérode et de Pilate |
Et de Judas et de Pierre, | pareil à toi |
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate !

&

Et | pour récompenser ton zèle en ces devoirs |
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices, |
Je te ferai goûter sur terre mes prémices, |
La paix du coeur, | l'amour d'être pauvre, | et mes soirs

Mysti_ques, | quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs |
Et croit boi_re, | suivant ma promesse, | au Calice
Éternel, | et | qu'au ciel pi-eux | la lune glisse, |
Et que sonnent les angélus roses et noirs, |

En attendant l'assompti-on dans ma lumière, |
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière, |
La musique de mes louanges à jamais, |

Et l'extase perpétuelle | et la sci-ence, |
Et d'être en moi parmi l'aimable irradi-ance
De tes souffran_ces, | enfin mien_nes, | que j'aimais !

VIII

- Ah ! | Seigneur, | qu'ai-je . | Hélas ! | me voici tout en larmes |
D'une joie extra-ordinai_re : | votre voix |
Me fait comme du bien et du mal à la fois, |
Et le mal et le bien, | out a les mêmes charmes. |

Je ris, | je pleure, | et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille | où je vois
Des anges bleus et blancs |portés sur des pavois, |
Et ce clairon | m'enlève en de fières alarmes. |

J'ai l'extase | et j'ai la terreur d'être choisi. |
Je suis indi_gne, | mais je sais votre clémence. |
Ah ! | quel effort, | mais quelle ardeur ! | Et me voici |

Plein d'une humble prière, | encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla, |
Et j'aspire en tremblant. | - Pauvre â_me, | c'est cela. !

SAGESSE III - III

L'espoir | luit comme un brin de paille dans l'étable. |
Que crains-tu de la guêpe | ivre de son vol fou . |
Vois, | le soleil | toujours | poudroie à quelque trou. |
Que ne t'endormais-tu, | le coude sur la table .

Pauvre âme pâle, | au moins | cette eau du puits glacé, |
Bois-là. | Puis dors après. | Allons, | tu vois | je reste, |
Et je dorloterai les rêves de ta sieste, |
Et tu chançonneras comme un enfant bercé. |

Midi | son_ne. | De grâce, | éloignez-vous, | madame. |
Il dort. | C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux. |

Midi | son_ne. | J'ai fait arroser dans la chambre. |
Va, | dors ! | L'espoir | luit comme un caillou dans un creux |
Ah, | quand reflouriront les roses de septembre ! |

SAGESSE III – X 186

La tristes_se, | la langueur du corps humain |
M'attendris_sent, | me fléchis_sent, | m'apitoient, |
Ah ! | surtout quand des sommeils noirs le foudroient, |
Quand des draps zèbrent la peau, | foulent la main ! |

Et que | mi-èvre dans la fièvre du demain, |
Ti-ède encor du bain de sueur qui décroît, |
Comme un oiseau qui grelotte sur un toit ! |
Et les pieds, | toujours douloureux du chemin, |

Et le sein, | marqué d'un double coup de poing, |
Et la bouche, | une blessu_re | rouge encor, |
Et la chair frémissan_te, | frêle décor, |

Et les yeux, | les pauvres yeux | si beaux | où point
La douleur de voir encore du fini !... |
Triste corps ! | Combien faible et combien puni !

SAGESSE III – XIX 193

... à suivre